THÉÂTRE DE LA BASTILLE
76 rue de la Roquette - 75011 PARIS
www.theatre-bastille.com

La Légende de Bornéo

(il y a une légende à Bornéo qui dit que les orangs-outans savent parler mais qu'ils ne le disent pas pour ne pas avoir à travailler)

dossier d'accompagnement

Collectif L'Avantage du doute

10 > 30 janvier 2012

19 h 30

(relâche le 14, 15, 16, 22, 23, 28 janvier)

Service des Relations avec le Public

théâtre > **Elsa Kedadouche** : 01 43 57 70 73 / relationspubliques@theatre-bastille.com

danse > **Nicolas Transy** : 01 43 57 42 14 / rpdanse@theatre-bastille.com

associations > **Christophe Pineau** : 01 43 57 81 93 / cpineau@theatre-bastille.com

LA LÉGENDE DE BORNÉO

avec

Simon Bakhouche

Mélanie Bestel

Judith Davis

Claire Dumas

Nadir Legrand

DES TG STAN...

D'âges, de formations et de parcours très différents, les chemins des membres de la compagnie ne se seraient pas croisés sans la rencontre avec Tg STAN. Frank Vercruyssen leur donne l'occasion d'expérimenter pour la première fois ce qu'impliquent : autonomie de l'acteur, responsabilité face au temps de la représentation, risques à prendre et à gérer en commun, absence de metteur en scène...

... À L'AVANTAGE DU DOUTE

C'est cet héritage des Tg STAN qui les rassemble en collectif. Mais L'Avantage du doute s'en distingue par le fait d'être également un collectif d'écriture. La place créative de chaque interprète a la même valeur et le texte de chaque pièce naît du montage de leurs différentes écritures.
Le collectif ne monte pas de pièces existantes mais cherche à appréhender notre monde en partant du réel à travers des interviews, des enregistrements pirates, des extraits de textes de divers origines...

« Le montage, c'est mettre en rapport les choses et faire que les gens voient les choses. Ce que j'appelle montage est simplement un rapprochement (...) Moi, ce que j'aime bien, c'est deux images ensemble pour qu'il y en ait une troisième, qui est ce qu'on fait de deux images ; exactement ce que fait la justice... Enfin, ce qu'est forcée de faire la justice, en présentant l'attaque et la défense, et puis les jurés ont une certaine vérité... »

Jean-Luc Godard

SOMMAIRE

Intentions 4

Entretien 6

La valeur travail au cours de l'histoire 9

Les historiens face au travail 11

Sources de documentation pour la nouvelle création 14

Article de presse 15

INTENTIONS

Le doute

Le doute de notre nom n'est pas le doute sceptique, permanent et total du « tout se vaut ». Au contraire, notre doute est provisoire et moteur, c'est celui de la remise en question de ce que l'on tient pour vrai, pour évident, celui de la mise à distance du réel pour mieux l'interroger.

La force subversive du rire

Même si les sujets que nous abordons peuvent être graves ou tragiques, il est fondamental pour nous que le public puisse rire des situations que nous proposons au fil du spectacle. Parce que le rire libère de la peur et soude ceux qui rient ensemble, il est au coeur de l'esprit de notre travail.

Une certaine méfiance à l'égard du cynisme

Si l'attitude ironique, à la mode, est séduisante et nous est familière, il est important pour nous d'essayer de dépasser cette posture un peu désabusée et de chercher ce que nous pouvons encore affirmer ensemble. Ainsi, le titre *Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon* pourrait s'entendre comme un constat ironique que le spectacle n'a de cesse de vouloir dépasser.

Le dissensus

Nous sommes tous les cinq très différents mais loin d'essayer de se mettre d'accord, nous avons adopté une règle de travail héritée de STAN : aucun de nous ne doit lâcher son idée sous prétexte de collectif. Ainsi, chacun a pour mission de s'accrocher à son idée, de la développer, depuis l'intuition jusqu'à la proposition au plateau, quitte à ce que les tours de table soient longs et sportifs.

Des désaccords entre nous, des différentes façons de s'approprier le thème choisi, naissent la discussion, le conflit, la tension et la théâtralité qui sera celle du spectacle.
Avec *Tout ce qui nous reste...* nous avons trouvé notre manière de fabriquer un spectacle. Tout en continuant à chercher, nous faisons le choix pour notre prochaine pièce, de travailler de cette même façon.

Une enquête

Au début du travail, nous rédigeons ensemble un questionnaire explorant plusieurs dimensions du thème sur lequel nous travaillons. Chacun interroge alors un peu partout, amis, famille, inconnus, membres d'associations, classes... Cette accumulation d'interviews, de textes, d'images s'effectue en plusieurs allers-retours entre recherche personnelle et mise en commun et constitue notre matière première. C'est une longue phase de travail que nous morcelons en plusieurs périodes de répétition. C'est l'étape où nous en sommes aujourd'hui. Celle-ci s'achèvera en mai 2011.

Une écriture ou ré-écriture (étape individuelle)

Puis chacun s'empare de cette matière première qu'il découpe, et monte à l'envi afin d'écrire une ou plusieurs séquences du futur spectacle. Les procédés d'écriture sont multiples : de la retranscription immédiate d'une interview, (il peut arriver que la parole des gens interrogés devienne immédiatement une scène), à l'écriture au sens plus classique d'une scène de théâtre (personnages/situations fictifs), toutes les formes intermédiaires de montage et d'agencement sont possibles.

Une construction collective de la dramaturgie

Enfin, nous essayons au plateau plusieurs enchaînements possibles de ces séquences. Ainsi de la première hypothèse de montage, au texte définitif de la pièce, la dramaturgie se fabrique par essais successifs. L'acteur qui ne joue pas dans la scène travaillée guide le travail d'interprétation.

Le rapport au public

Le montage qu'est notre texte final est comparable à une multiplication de questions plutôt qu'au développement d'une réponse. La représentation est pensée comme un dialogue avec le public, avec une prépondérance de l'adresse directe.

La théâtralité

Les différents degrés de (ré)-écriture définissent différents degrés de théâtralité. Du témoignage direct où l'acteur semble parler en son nom propre, à la scène collective où chacun joue clairement un personnage, le spectacle oscille entre documentaire et fiction.

Entre personne et personnage, les acteurs cultivent l'ambigüité. Il est important qu'au sein de la représentation puissent exister des moments d'expérimentation où la temporalité du plateau et celle de la salle pourraient être réellement commune. Comme si un temps de Happening crevait momentanément l'écriture de la représentation.

La scénographie

Lors de notre précédent spectacle, la scénographie et la lumière étaient pensées sur le mode du strict nécessaire.

Partisans de la métonymie - plutôt la simple chaise que toute la salle à manger - il est cependant possible que nous explorions d'avantage la création d'images théâtrales pour notre prochain spectacle.

ENTRETIEN

Réalisé par Christophe Pineau, avril 2011

Ce second spectacle sera-t-il nourri de la même fougue révolutionnaire que dans *Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon* ?

Nous concevons notre deuxième spectacle comme une suite nécessaire à *Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon.* Cette première proposition évoquait la question de l'engagement politique aujourd'hui, à la lumière des idées qui ont chamboulé la société après les évènements de Mai 68. Nous sommes dans la même dynamique et tenons à présenter un théâtre prenant sa source dans un questionnement politique.

Cette fois, c'est la notion de travail qui servira de point de départ. Le monde du travail fut le point de convergence et d'ancrage d'une longue histoire de luttes politiques afin d'obtenir une amélioration des conditions d'exécution des tâches et des salaires.

Actuellement, un discours standardisé est asséné afin de désincarner et de dépolitiser la question de l'organisation du travail. Une sorte de « ça va de soi » s'impose et tout débat sur le sujet devient hors de propos, ringardisé ou ramené à la défense des privilèges de certains ayant « déjà bien de la chance d'avoir du travail ».

Nous voulons donner à voir une autre manière de faire du théâtre politique. Ce qui est politique, dans le théâtre que nous voulons faire, ce n'est pas de parler du monde du travail ou de Mai 68, mais de questionner le monde actuel et de s'engager politiquement dedans. Notre question fondamentale est : comment fait-on pour résister ?

L'écriture de votre spectacle est collective. Quel travail de recherche effectuez-vous ensemble au préalable et quels sont vos axes de recherche ?

Nous ne montons effectivement pas de textes existants. Nous menons une enquête sur le travail. Concernant les nouveaux modes de gestion des salariés mis en place ces dernières années par exemple, nous tenons à nous informer de manière précise, en nous documentant dans des livres, des films, des reportages...

Sur les différentes perceptions du travail, nous effectuons aussi un travail de terrain. Nous nous approprions le sujet à travers les petites histoires de chacun. Nous avons rédigé ensemble un questionnaire explorant largement ce thème. Nous l'avons ensuite soumis à nos amis, familles, des inconnus, des lycéens, des élèves. Cette collecte d'entretiens, de textes et d'images s'est effectuée en plusieurs allers-retours. Elle constitue la base de notre travail.

Nous les faisons dialoguer ensuite. Par exemple, nous interrogeons des personnes trop jeunes pour avoir travaillé, puis des gens depuis longtemps à la retraite dont les souvenirs s'éloignent peu à peu de la réalité. Leurs projections fantasmées sont ensuite confrontées. Ces entretiens n'ont aucune prétention à l'étude sociologique. Très intimes, ces témoignages nous fournissent des données humaines précieuses, une matière sensible, permettant de proposer au final un théâtre tendre et vivant.

L'une des bases de votre travail est la mise à distance du réel pour mieux l'interroger.

Comment vos explorations vont-elles nourrir le travail de plateau ?

Nous mettons le réel à distance afin de nous étonner à nouveau de ce qui nous entoure.

Nous cherchons à appréhender notre monde en partant du réel, par une multiplication de pistes, en allant puiser dans des paroles de natures différentes.
Nous avons décidé de mettre en valeur les fonctionnements parallèles échappant au discours lénifiant sur la *vie active*. Nos enquêtes privilégient les témoignages de rires libérateurs, des décompressions salutaires, des fantasmes fous face aux limites d'une réalité idéologiquement cadenassée. Notre but est de parler en creux du travail, à travers les individualités fortes et attachantes que nous avons interrogées.

Quelle sera la place du rire dans cette proposition ?

Le rire est la tonalité de notre projet. Il est vital de pouvoir rire des situations qui nous oppressent et le rire est la première et la plus vieille manière de se libérer. Néanmoins, ce n'est surtout pas une attitude ironique ! Il est fondamental pour nous que le public puisse rire car le rire annihile la peur et nous soude chaleureusement. Nous voulons avant tout mettre en valeur le clownesque de certains épisodes de la *vie active* qui nous ont été rapportés. Ce travail de terrain est une mine inépuisable, une réserve folle d'où émergent d'étonnants et séduisants personnages.

Partez-vous encore d'axes idéologiques tirés de Mai 68 pour ce spectacle ?

Non, pas particulièrement. Ce qui nous intéressait dans la proposition précédente, c'était le côté référence commune et en même temps polémique de cette période.
Ce qui nous frappe aujourd'hui, c'est le paradoxe du message martelé depuis maintenant plus de trente ans et relayé à tous les étages de la société.
On impose aux individus un seul axe de réalisation, en les poussant à investir de plus en plus de leur temps dans la structure qui les emploie, et on exige en même temps qu'ils se sentent épanouis et bien dans leur peau. En fait, le slogan de Mai 68, « Perdre sa vie à la gagner », a été consciencieusement retourné pour en faire un principe de réalisation.

Quelles sont pour vous les conséquences les plus dommageables des métamorphoses du monde du travail sur les individus et notre société ?

C'est la lecture de *Der Erzälher* de Walter Benjamin qui nous a le plus éclairé. Avant la Première Guerre mondiale, chaque combattant pouvait faire le récit de sa propre expérience et faire exister son image librement auprès des autres. C'est la réalité de la guerre des tranchées, entrainant la disparition du combat à proprement parler (duel, mise à l'épreuve de soi...), qui a dissout la capacité du récit et par-là même sa fonction auprès des autres.
L'expérience est en fait plus une façon de se conter qu'une réalité. Le discours n'appartient plus aux travailleurs mais aux structures les employant.
Utiliser un langage standardisé selon sa fonction a ainsi des conséquences désastreuses sur la possibilité pour chacun de construire son propre discours.
Détentrices des *« éléments de langage »,* les entreprises confisquent la liberté de parole de chacun et les techniques de management, par exemple, interdisent la création d'un récit propre. L'autonomie devient une illusion.

Pouvez-vous nous expliquer quel concept recouvre le mot *toyotisation* ?

C'est un mot que nous avons inventé à partir du mot *toyotisme*. Le toyotisme est une méthode japonaise d'organisation du travail inventée en 1962 par l'ingénieur Taiichi Ohno. Cette méthode s'est largement répandue depuis et désigne la troisième phase de rationalisation scientifique du travail. Après le taylorisme et le fordisme, le toyotisme vise encore à améliorer la productivité. Les gestes des travailleurs sont étudiés pour réduire les pertes de temps, les tâches sont réparties différemment... mais surtout, on prétend placer le travailleur au centre de l'entreprise. Le salarié est contraint de participer à la réorganisation mais sous une forme déjà pensée et prévue par la hiérarchie (fiches à remplir, système d'étiquetage...). Le rythme augmente et de moins en moins de travailleurs sont nécessaires à la réalisation de la même tâche. Le salarié se retrouve seul au final, sans collègues et surtout sans personne contre qui se soulever puisqu'il aura été lui-même l'acteur volontaire de cette servitude. Ces formes d'organisation du travail sont à l'œuvre dans le monde ouvrier mais également dans l'immense majorité des entreprises de service. Elles s'imposent sous la forme de multiples techniques de management qui fabriquent et dictent les règles et les objectifs des travailleurs. Ce système n'a pas d'autre but que la course au profit et la satisfaction des actionnaires.

Vous avez proposé un long questionnaire sur le comportement des salariés dans l'entreprise et chez eux. En quoi ces témoignages ont particulièrement nourris votre proposition et pourriez-vous nous citer quelques exemples ?

Les documentaires ou les entretiens menés jusqu'à présent dévoilent une contamination de cette standardisation dans tous les domaines de la vie.

Ces enquêtes nous ont permis de construire des personnages complexes pour nourrir notre proposition et des pistes d'écriture se sont ouvertes dans cette perspective. Par exemple, une responsable marketing utiliserait les mêmes mots pour parler d'elle que de sa fonction... ou bien un adolescent de quinze ans qui voulait être pilote à dix ans ne cesse de répéter que ce sont des rêves d'enfant et qu'il faut regarder la réalité en face.

D'autres expériences prêtent à sourire ou donnent de l'espoir, comme le raconte Julien Prévieux dan son livre *Lettres de non-motivation,* retraçant son parcours de jeune diplômé de HEC envoyant des CV et des lettres de motivation pendant deux ans et ne recevant que des propositions de stages non rémunérés, et décidant de détourner l'absurdité de ces offres d'emploi. Il envoie alors des lettres de non-motivation révélant avec humour la réalité et l'hypocrisie des propositions.

Quels moyens seront présents sur scène pour ce deuxième spectacle ?

Il y aura la même énergie et la même fougue passionnée sur scène que pour *Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon*. Le spectacle oscillera entre documentaire et fiction, entre personne et personnage, les acteurs cultivant sciemment l'ambiguïté. Il est important qu'au sein de la représentation des moments d'expérimentation puissent exister, par exemple en rendant commun la temporalité du plateau et celle de la salle.

LA VALEUR TRAVAIL

AU COURS DE L'HISTOIRE

Dans l'Antiquité

La valeur travail est quasi inexistante dans la Grèce antique. Seul le travail agricole est parfois loué. Les activités sont classées dans diverses catégories sans que la notion générale de travail s'impose. Les Grecs distinguent deux grands groupes de tâches, l'une désignée par le terme *ponos* qui regroupe les activités pénibles, exigeant un effort et un contact avec la matière, considérées comme dégradantes. Les autres, identifiées comme *ergon* (œuvre), sont associées à des arts, tous particuliers, ne pouvant faire l'objet d'une commune mesure : le travail. L'idéal grec se trouve au contraire dans le digne loisir qui permet l'entretien du corps gymnastique et de l'esprit (science comme contemplation du vrai), et surtout la participation aux affaires de la Cité. De cette conception dérive l'usage fréquent des esclaves dont la valeur n'est pas estimée en termes de travail mais d'utilité. Ainsi, selon Karl Popper *Platon considère que « les travailleurs, marchands et autres, font partie de cette tourbe dont l'unique fonction est de pourvoir aux besoins matériels des gouvernants ».*

L'étymologie du mot travail qui vient du latin *tripalium*, un instrument de torture à trois pieux, nous renseigne par exemple sur la valeur attribuée au travail dans la Rome antique.

Au Moyen Âge

Au Moyen Âge, les théologiens attribuent des valeurs contradictoires au travail. À l'époque carolingienne, les clercs occidentaux distinguent deux types de travail : le travail intellectuel (arts libéraux) et le travail physique (arts mécaniques).

Le travail des paysans est méprisé par les lettrés : au Xème siècle, Adalbéron de Laon décrit dans son *Poème au roi Robert* une société hiérarchisée dans laquelle « ceux qui travaillent » sont considérés comme inférieurs au clercs et aux chevaliers. Les paysans doivent à leur seigneur un travail gratuit, la corvée, mais l'esclavage recule à la fin des temps carolingiens. L'Église interdit le travail le dimanche, mais également les jours de fêtes, qui sont fort nombreux au Moyen Âge : vers 1350, un jour sur deux est férié.

Dans les monastères, la règle bénédictine prévoit le travail des moines pour la communauté, ainsi que d'autres tâches comme la copie de manuscrits. Au XIIème siècle, l'abbé Bernard de Clairvaux revalorise le travail manuel, en réaction au mode de vie clunisien et de certains évêques. Les cisterciens cultivent leurs domaines en faire-valoir direct, avec l'aide de frères convers. À la même époque, la scolastique réhabilite le travail.

L'invention du travail au sens moderne

On peut dater l'invention de la notion moderne de travail du XVIIIème siècle Adam Smith l'exprime au mieux dans sa *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Le travail est défini comme ce qui crée de la richesse (notre actuel « facteur de production »). Mais il n'est pas « valorisé » : il reste synonyme de peine et d'effort. Au début du XIXème siècle, une autre conception du travail se fait jour : le travail est désormais défini comme une liberté créatrice, *"l'essence de l'homme"*. Marx poussera cette définition à son acmé. A la fin du XIXème siècle, l'idée du travail comme valeur reste fortement ancrée chez les socialistes, mais les États-Providence vont se mettre en place en faisant du lien salarial le canal par lequel les droits, les protections et les revenus se mettent en place.

Tandis que Marx voyait dans l'abolition du rapport salarial le moyen de rendre le travail (actuellement aliéné) conforme à son essence (travail épanouissant), le rapport salarial devient au contraire ce par quoi transitent les revenus, les droits et les protections (notamment le droit du travail et le droit social). Il incombe dès lors à l'État-Providence de maintenir à tout prix le plein emploi. Mais le « *citoyen est dédommagé pour la pénibilité qui reste, quoi qu'il en soit, attachée au statut de salarié, même s'il est plus confortable… Le levier permettant de pacifier l'antagonisme de classe reste donc la neutralisation de la matière à conflit que continue de recéler le travail salarié* » (Habermas).

De la valeur du travail à sa remise en cause : vers une société du loisir ?

À la suite à la Seconde Guerre mondiale, la France (mais aussi les pays développés) connaissent une période de croissance importante lors des Trentes Glorieuses. On voit ainsi que les classes moyennes bénéficient de l'élévation de leurs niveaux de vie et de l'essor de la consommation de masse. Les activités liées aux loisirs participent dès lors à l'épanouissement personnel aux côtés des activités professionnelles, et remettant en cause l'idée du travail au profit de la société du loisir congés payés, baisse du temps de travail…).

En parallèle, l'évolution de la nature des tâches provoque un déplacement de valeur : on passe de l'effort physique à l'intellectualisation des tâches. Au début des années 1970, grâce à une croissance économique qui s'inscrit dans la durée, la situation des salariés leur est dans l'ensemble favorable : plein emploi, niveau de salaire garanti, protection sociale, améliorations des conditions de travail…

De la même manière, les conditions de vie s'améliorent : santé, logement, éducation, consommation, loisirs… Il faut cependant nuancer ce mieux social : en effet, la modernisation des entreprises après-guerre ne concerne que les entreprises de pointe.

La contestation du travail comme valeur atteint son apogée en Mai 68 avec le mouvement social. Les ouvriers dénoncent leurs conditions de travail et la jeunesse, qui se constitue en entité spécifique, les valeurs de rationalité, de productivisme, de consumérisme qui ne font plus sens pour elle. Cette génération est « allergique » au travail.

Dans les années 1970, des auteurs (utopistes ?) ont alors prédit la fin du travail. La productivité des agents économiques, des *homo economicus*, atteignant un tel degré de perfection qu'il leur serait possible de ne travailler qu'en fonction des besoins et de passer le reste de leur temps à se divertir. Cette thèse fait encore débat aujourd'hui.

LES HISTORIENS FACE AU TRAVAIL

Extraits de *Histoire et travail : quelques repères et une perspective,* Georges Hanne, Les cahiers de Framespa, 2006.

Genèse et mutation d'une relation

Le travail reste dans une assez large mesure approprié par les spécialistes de l'histoire sociale contemporaine et est le plus souvent encore aujourd'hui référé à la condition et aux organisations ouvrières. [...] Cette appropriation et cette référence indiquent la persistance d'un double présupposé, d'une part le primat accordé à la production industrielle dans la définition du travail et d'autre part son insertion dans une perspective d'histoire politique dont l'horizon est essentiellement limité au dernier siècle et demi qui vient de s'écouler. Dans leur approche générale, dans leur visée explicite, la plupart des historiens se présentant comme des spécialistes du travail l'envisagent, ou du moins l'ont envisagé jusqu'à une date récente, pour l'essentiel à travers le prisme des conflits sociaux et politiques qui se sont déroulés à son sujet à l'âge industriel dans le cadre usinier et dont les militants ouvriers ont été les principaux acteurs.

Comme d'autres champs historiques, le travail renvoie à une représentation du monde et celle-ci est historiquement constituée. [...] Les historiens ont surtout retenu celui du travail salarié industriel, sens qui s'est souvent incarné en devenant le groupe social des travailleurs et plus particulièrement la classe ouvrière. [...] Cette histoire émerge avec le mouvement de 1848 qui correspond à la prise de conscience d'une question sociale. [...] La conjonction des transformations rapides des conditions et des formes d'activité et de l'absence, ou du moins de l'insuffisance d'institutions d'encadrement de ces activités explique le caractère d'urgence que prennent alors ces questions.

Ainsi le travail vient en quelque sorte aux historiens par les travailleurs, à une époque où les historiens appréhendent l'histoire comme la résultante d'actes individuels. [...] C'est surtout sa valeur humaine que l'on célèbre, parfois avec un certain lyrisme, à une époque, la dépression des années Trente, qui montre à quel point sa pénurie peut se faire sentir.

Après guerre, au moment où l'extension du système fordiste et l'urbanisation s'accompagnent d'une salarisation de plus en plus massive, les historiens projettent la généralisation d'un certain type de rapport salarial sur un travail universalisé, conçu comme le rapport des hommes au monde qui les entoure. [...] Le travail devient une catégorie qui traverse toute l'expérience humaine, une dimension de la personne qui se module différemment en fonction des données matérielles et sociales mais qui peut être isolée pour toutes les périodes de l'histoire de l'humanité. [...]

Cette vision se trouve profondément bouleversée avec la fin des Trente Glorieuses, du plein emploi et de la croissance forte et régulière : certaines certitudes faciles dans l'approche historique du travail sont alors sapées dans leurs fondements. À partir du moment où le travail n'est plus cet élan vital générateur d'une croissance infinie, on commence à s'interroger sur son essence et son universalité. [...]

Le questionnement même et les incertitudes à propos de sa pérennité en tant que lien social majeur a engendré un bouillonnement de réflexions dans les années 1990, comme celles de Lenard R. Berlanstein aux États-Unis ou de Jurgen Kocka en Allemagne, qui conduit à s'interroger sur les origines et la genèse de

la société du travail en remettant sur le métier le concept wébérien de professionnalisation de la société. [...]

Aux origines du travail moderne : l'enregistrement des populations

Il semble cependant que le travail moderne puisse à certains égards être conçu comme le résultat de la mise en place d'un lexique qui permet d'appréhender chacun à travers une catégorie qui prend le pas sur d'autres comme celle de l'état ou de la qualité.[...] Que leur finalité ait été fiscale ou démographique, ils ont eu pour fonction de fixer et de garder en mémoire les caractéristiques correspondant à un individu ou à un foyer et permettant de le reconnaître et de le distinguer parmi d'autres. [...]

L'enregistrement des hommes rend ainsi visible une ordonnance spatio-temporelle au sein de laquelle des acteurs peuvent être identifiés et comptabilisés. Sa systématisation implique l'usage d'une langue commune qui s'impose par rapport à d'autres parlers en s'appropriant la pratique de l'écrit et qui suppose le recours à un personnel spécialisé en contact avec les populations, dont les liens avec le pouvoir qui est à la source de la procédures se trouvent en quelque sorte actualisés à travers ce qui fonctionne à certains égards comme un acte d'allégeance.

[...] Deux éléments apparaissent ici essentiels pour expliquer cette évolution du rapport des institutions de pouvoir à l'enregistrement des personnes : le premier est l'émergence de l'économie politique, qui a pour effet de transformer la vision de la richesse et de la puissance en faisant comprendre que celles-ci dérivent, non pas des quantités de métaux précieux dont dispose le souverain, mais des biens qui sont produits à l'intérieur de l'espace où s'exerce sa souveraineté et donc en définitive des hommes qui produisent ces biens et des activités à travers lesquelles ils les produisent. La seconde évolution, qui découle dans une certaine mesure de la précédente, est la sécularisation du contrôle social des populations et de leurs comportements, qui sort progressivement du cadre religieux pour devenir une préoccupation et un outil du pouvoir séculier. [...]

Ainsi le rôle de l'État, de l'autorité publique, apparaît essentiel dans l'émergence du travail comme principe organisateur du social. L'enregistrement des populations permet leur quantification et leur connaissance et il ouvre une perspective d'action réfléchie sur celles-ci dans les objectifs que se fixe l'État. [...]

Dans le même temps, l'enregistrement devient aussi un élément essentiel de la constitution et de l'approfondissement du lien entre les détenteurs du pouvoir et ceux sur lesquels il prétend s'exercer. Il est créateur d'*habitus* psychique dans la mesure où il est l'occasion pour chacun de prendre conscience de son appartenance à une communauté invisible, impalpable dans l'immédiateté, mais qui se construit dans l'imaginaire de chacun.

Cette intériorisation est d'autant plus effective que l'enregistrement devient progressivement le début d'une chaîne d'information qui accomplit une boucle et revient ensuite vers les enregistrés à travers les médias qui se développent de façon parallèle. [...] La norme sort progressivement du cadre des rapports de proximité et s'établit à partir d'une lecture d'un monde plus vaste où chacun peut et doit se reconnaître et s'identifier en prenant conscience des chaînes d'interdépendances au sein desquelles sont prises ses actions individuelles. [...]

L'acceptation de l'enregistrement tient au fait qu'il devient créateur de consensus puisqu'il permet à chacun de se placer dans une chaîne dont les deux bouts peuvent être tenus. L'information, l'ordonnance, la communication deviennent des exigences communes et partagées qui permettent à chacun de se situer et de s'appréhender soi-même dans ce qu'Habermas appelle *l'espace public*

La modernité économique a été en effet longtemps assimilée au phénomène industriel et au développement d'un prolétariat et a donc été décrite en termes de volumes, de masses et de classes.

Dans ce scénario, en forçant le trait, la société moderne est avant tout le produit de l'industrialisation, l'avènement de la grande entreprise, l'extension du système usinier et passe par une prolétarisation généralisée, la déqualification et l'anonymisation des travailleurs. Mais ce schéma, en soi discutable, même dans le cadre du système usinier, n'a jamais de toutes façons concerné qu'une minorité de la population, y compris dans les pays dits industrialisés. À partir de la fin du XVIIIe siècle, c'est surtout une diversification des activités qui se produit et tout autant et souvent plus que les activités de production et de transformation, ce sont surtout les opérations liées aux échanges de produits et à leur monétarisation, à la circulation des hommes et des idées, à la formation des individus, à leur encadrement et au contrôle de leurs comportements qui ont connu une croissance extraordinaire. C'est dans cette perspective élargie qu'il faut envisager comment l'occupation professionnelle est devenue un caractère déterminant de l'identité individuelle.

Le travail dans le champ de l'information et de la communication

L'adéquation entre individu et travail signifie aussi que le changement social, tout autant que des modes de production, dépend des modes de communication. Cela revient à dire que la capacité des hommes à utiliser leur environnement matériel pour transmettre un message est une dimension aussi importante de l'histoire humaine que leur capacité à l'utiliser pour se nourrir ou pour s'abriter.

Avec Armand Mattelard, on peut faire remonter au moins au XVIIe l'invention de la communication comme rapport au monde et comme façon de penser ce rapport. Cette communication réfléchie et conceptualisée n'est pas sans lien avec la nouvelle fortune que connaît au XVIIIe siècle la notion de travail. Chez Smith, comme plus tard chez Durkheim, le travail moderne se caractérise d'abord par la division des tâches, qui permet d'en optimiser et d'en décupler le résultat, et cette division suppose naturellement séparation, assignation et coordination, soit inévitablement mise en place de dispositifs de communication au travers desquels chacun connaît sa place et est attentif à celle des autres. Par ailleurs, si les travailleurs doivent être conscients d'eux-mêmes et de ce que font les autres, il y a aussi une part croissante d'entre eux qui ont pour fonction essentielle de permettre et de favoriser cette conscience.
La mise en place d'une administration et d'une police des habitants chargées d'instituer, de connaître et de contrôler des modes d'organisation, mais aussi le développement de tout un appareil de médias. [...]

Il semble aussi important de poser la question à un niveau plus général, celui de l'invention du travail moderne, en s'attachant à saisir comment le travail s'est imposé comme vecteur de l'identité individuelle. [...] L'analyse des procédures d'enregistrement et des dispositifs de nomination et d'identification des personnes qui ont accompagné l'affirmation du travail comme lien social montre qu'il est inséparable du mouvement d'individuation qui se produit à partir du XVIIIe siècle, à un moment où la communauté, le corps perdent leur signification et leur rôle anciens au profit d'une « société des individus ».

Lire l'ensemble de l'article
http://framespa.revues.org/322

SOURCES DE DOCUMENTATION POUR LA NOUVELLE CRÉATTION

FILMS (fictions)
Network de Sydney Lumet ; *La Comédie du travail* de Luc Moullet ; *In the air* de Jason Reitman ; *Cathy come Home* de Ken Loach ; *Mado* de Claude Sautet

DOCUMENTAIRES

Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés de Marc-Antoine Roudil ; *Rêve d'usine* de Luc Decaster ; *La voix de son maître* de Nicolas Philibert et Gérard Mordillat ; *Le jeu de la mort* de Christophe Nick ; *Le temps de cerveau disponible* de Jean-Robert Viallet ; *La mise à mort du travail* de Jean-Robert Viallet1 ; *Les travailleu(r)ses du sexe* Jean-Michel Carré ; *J'ai (très) mal au travail* de Jean-Michel Carré ; *Cinq colonnes à la une 1959-1968*, Les groupes Medvedkine.

LIVRES

Apprendre à être heureux de Tal Ben-Shahar ; *Toyota, l'usine du désespoir* de Satoshi Kamata ; *Le Prix de l'excellence* de Tom Peters et Robert Waterman ; *L'enjeu des retraites* de Bernard Friot ; *Lettre ouverte à cette génération qui refuse de vieillir*, *No Present* et *Ils ne mourraient pas tous mais tous étaient frappés* de Marie Pezé ; *La liberté, pour quoi faire ?* de Georges Bernanos ; *Pendant qu'ils comptent les morts*, entretien entre un ancien salarié de France Télécom et une médecin psychiatre de Marin Ledun et Brigitte-Font Le Bret ; *Enfance et histoire* de Giogio Agamben ; *Le Quai de Ouistreham* de Florence Aubenas ; *Portrait de l'artiste en travailleur, Métamorphoses du capitalisme* de Pierre-Michel Menger ; *Pourquoi êtes-vous pauvres ?* de William T. Vollmann ; *Working Studs Terkel*, *183 jours dans la barbarie ordinaire*, et *En CDD chez Pôle Emploi* de Marie Bergeron, *Portraits de héros ordinaires* de Maria Malargadis et Eva Joly.

RADIO

Eclats de blues de Jean-Noël Coghe
Lettres de non-motivation de Julien Prévieux

REVUES

Politis, Hors-Série n°53, oct-nov 2010
Magazine XXI n°12, octobre 2010

SERIES

The office ; *Mad men*

SITES INTERNET

www.12manage.com : site à l'usage des managers
www.skillseval.com : site de bilans de compétences en ligne
www.alternativelibertaire.org : Bernard Friot (économiste) : *La retraite ? un salaire continué* ; *Le mal-être au travail : passer du diagnostic à l'action*

ARTICLE DE PRESSE

***Le Monde*, juin 2010**

Allez au Théâtre de la Bastille, à 19 h 30. Vous en sortirez avant 21 heures, la tête dans les nuages, après avoir vu *Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon*, un spectacle drôle, touchant et sincère, signé par un collectif qui porte bien son nom, L'Avantage du doute. Ce collectif est né de la rencontre entre les comédiens flamands de la compagnie tg STAN, et cinq comédiens français, qui ont travaillé ensemble, en 2005, et proposé un spectacle qui s'appelait justement *L'Avantage du doute*.

Après, les Français ont décidé de poursuivre l'expérience, en suivant les règles des Flamands : pas de metteur en scène, primauté du collectif, chacun assumant la responsabilité à toutes les étapes de la création et du jeu. Une nouvelle donne de la démocratie au théâtre, en somme.

Cette démarche s'accorde particulièrement bien à *Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon*, le premier spectacle de L'Avantage du doute, né des questions que se sont posées les comédiens en 2008, quand fut commémoré le quarantième anniversaire de Mai 68.

C'était quoi, 68 ? Et ça a donné quoi ? La plupart des membres du collectif sont bien trop jeunes pour avoir un lien direct avec l'événement. Ils l'ont appris dans les livres d'histoire, ou en ont entendu parler par leurs parents. Le monde dans lequel ils vivent n'a plus grand-chose à voir avec ce temps, qui leur paraît à la fois homérique, au sens ancien, enfoui et totalement polémique, parce qu'ils en sont les héritiers, malgré eux.

Impossible legs

Alors, ils attaquent, parce qu'ils se sentent mal. Largués sur une planète pourrie, livrés à la brutalité de la globalisation, piégés par la stature de leurs aînés, "héros" d'une révolution qui semble interdite à leur génération. C'était facile, pour vous, leur disent-ils. Mais nous ? Que nous reste-t-il ? Comment trouver une place ? Que faire de votre impossible legs et du pouvoir que vous vous accordez ? Toutes ces questions n'ont rien de nouveau, loin de là. Elles traversent la société depuis des années, nourrissent les travaux de sociologues, et prennent souvent dans les débats la forme de bons vieux clichés.

L'intérêt de L'Avantage du doute tient au fait qu'il repart de zéro. Les comédiens ont beaucoup travaillé, lu et parlé avec des gens. Et puis, ils avaient une chance : dans leur collectif, il y a Simon Bakhouche, qui pourrait être leur père. Il a 60 ans, l'âge d'avoir vécu Mai 68.

C'est lui qui donne le titre du spectacle. Lui qui se tient, avec sa calvitie et ses rides, au milieu de trois filles en pleine forme : Mélanie Bestel, Judith Davis et Claire Dumas. Simon sourit beaucoup, avec le recul tendre de celui qui ne veut pas s'imposer. Les filles y vont, comme on dit. En tout cas au début du spectacle, joué sans prétention et sans décor, sinon un canapé rouge.

L'air de rien, de multiples histoires se croisent et se répondent, dans la pièce, qui se nourrit du va-et-vient entre aujourd'hui et hier, naïveté et profondeur, ironie et colère. Sous son allure improvisée, la soirée est très construite, et honnête. Elle n'épargne personne. Les filles règlent leurs comptes entre elles, sur le mode : *"Et toi, qu'est-ce que tu fais de ta vie ?"*, comme elles règlent celui des pères et mères, sur le mode : *"Et vous, qu'est-ce que vous nous embêtez avec votre histoire ?"*

Le plus beau, c'est l'émotion qui se dégage peu à peu et vous emmène, à travers le récit de Simon, dans un voyage en Italie, à la recherche de Fellini. Un voyage sans fin, à l'image du désir d'être et de comprendre qui fait le sel de Tout ce qui nous reste de la révolution...

Brigitte Salino